

# “Comme une tradition de corps qui n’est qu’à eux”: Les frères Goncourt et le corps noble

Olivier TONNERRE  
United States Military Academy, West Point

J’étais convaincu qu’à leur insu ils avaient retenu de l’ancien régime la plupart des sentiments, des habitudes, des idées même à l’aide desquelles ils avaient conduit la Révolution qui le détruisit et que, sans le vouloir, ils s’étaient servis de ses débris pour construire l’édifice de la société nouvelle.

Alexis de Tocqueville, *L’Ancien Régime et la Révolution*

## ABSTRACT

*For the Goncourt brothers, one’s nobility unravels in a pose, is unveiled by a gesture, displays itself as one’s je-ne-sais-quoi. Throughout the Journal, their depictions of noblemen and noblewomen often match those of their contemporaries. It never really matters who is described, as long as they are part of an old family: a secular grace of manners links them to one another and separates them from the rest, a more telltale sign than any name or coat of arms. This article endeavors to analyze the ways in which the representations found in the Journal intersect with the dominant discourses on the aristocracy, while at the same time shedding light on the relationship between the Goncourts and nobility. Jules and Edmond oscillate between envy and identification, even acknowledging their perceived feelings of inferiority when faced with the old aristocratic families. They nevertheless remain the poignant and often too accurate observers of their era, and many of their comments and intuitions point towards a revelation that they are the first to display so plainly: the soul of the nobility does not reside in its blueblood but rather within a body carefully masquerading as a model of natural superiority.*

La citation<sup>1</sup> d’Alexis de Tocqueville sur laquelle s’ouvre cet article révèle la pensée directrice de *L’Ancien Régime et la Révolution*, ouvrage dont la thèse continue d’alimenter les nombreuses interprétations des remous révolutionnaires. Tocqueville fut le premier à nuancer ce qui était pris par tous comme argent comptant, à savoir que la révolution avait été une rupture dramatique, une *tabula rasa* qui avait fait fi du passé, et guillotiné la société ancienne en balayant les restes de poudre des chefs de la noblesse. Il montra que la Révolution avait plutôt été une période d’accélération de mouvements anciens, qui soudain s’étaient dévoilés. Perte inconsolable pour le nostalgique comte, les manières de la noblesse s’étaient cependant presque éteintes, survivant à peine dans quelques débris des vieilles cours, avant de disparaître pour toujours.<sup>2</sup> Quant au roman national français, il perçoit la Révolution non seulement comme la fin d’une époque, mais aussi comme

---

<sup>1</sup> Alexis de Tocqueville, *L’Ancien Régime et la Révolution*, in *De la démocratie en Amérique, Souvenirs, L’Ancien Régime et la Révolution* (Paris: Robert Laffont, 1986) 947.

<sup>2</sup> Voici la plainte la plus aboutie de Tocqueville, cette fois dans *De la démocratie en Amérique*: “On peut quelquefois retrouver dans une démocratie des sentiments, des passions, des vertus et des vices de l’aristocratie, mais non ses manières. Celles-ci se perdent et disparaissent sans retour, quand la révolution démocratique est complète” (II, 578).

l’arrêt de mort d’une caste ayant dominé pendant des siècles, et dont la Révolution sonna le glas. Il convient néanmoins de nuancer: tout d’abord, la recherche historique nous apprend que loin d’être défaits, la noblesse continua d’avoir une forte influence sociale, politique et économique au cours du siècle. Arno Mayer propose ainsi, selon une optique comparatiste, que le coup d’arrêt porté à cette domination survint avec la Première Guerre mondiale.<sup>3</sup> Suzanne Fiette montre quant à elle que la noblesse fit preuve d’une grande faculté d’adaptation aux divers changements politiques et sociaux de l’époque, bousculant le cliché d’une classe figée dans un tout balzacien *Cabinet des Antiques* étendu à l’échelle nationale.<sup>4</sup> D’un point de vue littéraire, il suffit de parcourir les pages de Claire de Duras, Sand, Stendhal, Balzac, Sue, Barbey d’Aurevilly, Villiers, Bourget et cela jusqu’à Proust pour voir l’omniprésence de ce groupe dans la fiction littéraire.

Entre continuités et ruptures, il sera question ici des représentations de la noblesse française qui naissent sous le regard esthète des frères Goncourt tout au long de la quarantaine d’années que couvre leur journal, coupé en son cœur par le décès de Jules et où se mêlent réflexions, anecdotes crues et intuitions novatrices.<sup>5</sup> Malgré le décousu caractéristique d’une telle entreprise, la représentation de la noblesse est marquée par une grande constance et les représentations de l’aristocratie sont fidèles à celles en cours sous l’Ancien Régime. L’on note ainsi un rapport particulier au temps, qui s’articule autour de la notion de lignée, tandis que les manières des nobles dont on lit le portrait au fil du *Journal*<sup>6</sup> et qui ne cessent d’impressionner Jules et Edmond, font une place dominante à la grâce, cette égérie des vieilles cours. On découvre aussi une insistance sur le corps noble, placé au centre de l’observation, et envisagé non seulement comme objet esthétique, ainsi qu’on pourrait s’y attendre chez les Goncourt, mais comme moteur du *faire*, anticipant en cela l’anthropologie culturelle du XXe siècle.

Les Goncourt sont nobles, mais de noblesse récente. Quoique fiers de leur origine et de leur nom,<sup>7</sup> ils ne s’assimilent pas aux nobles qu’ils décrivent lorsque ceux-ci sont de noblesse ancienne. C’est alors la troisième personne qui domine: il ne s’agit point de “nous,” mais plutôt d’ “ils” ou d’ “eux.” En effet, le rapport au temps de la noblesse est bien particulier, car dans le discours que celle-ci tient sur elle-même pour justifier sa grandeur, la longévité aux rênes du pouvoir est pierre angulaire. Cette longue habitude des affaires du pays s’illustre par un rapport particulier entre famille et histoire nationale ou locale, que les Goncourt soulignent volontiers: “Une caractéristique de la noblesse qui reste encore en France, c’est que toute l’histoire et toute

---

<sup>3</sup> Cf. Arno Mayer, *The Persistence of the Old Regime* (New York: Pantheon Books, 1981).

<sup>4</sup> Cf. Suzanne Fiette, *La Noblesse française des Lumières à la Belle Époque* (Paris: Perrin, 1997).

On pourrait ajouter à ceci l’analyse maintenant classique de David Higgs, *Nobles in Nineteenth Century France* (Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1987). Plus récemment, Elizabeth C. MacKnight a montré comment, au cours de la Troisième République, l’aristocratie continue d’exister comme telle en revendiquant une identité à part. Voir Elizabeth C. MacKnight, *Aristocratic Families in Republican France* (Manchester: Manchester University Press, 2012).

<sup>5</sup> Pierre Dufief souligne entre autre l’importance et le goût de la maxime: “leur journal peut se lire aussi bien comme un recueil de maximes ou d’expressions que comme une série de choses vues.” Pierre Dufief, “Les Goncourt moralistes,” *Travaux de littérature* 13 (2000): 220. En ce qui concerne ces “choses vues,” il ne faut pas non plus sous-estimer l’importance des anecdotes dans ce texte.

<sup>6</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Mémoires de la vie littéraire (1851-1896)*, 4 vols (Paris: Fasquelle et Flammarion, 1956). Toutes les références au *Journal* renverront à cette édition et seront subséquemment indiquées entre parenthèses.

<sup>7</sup> En particulier, la polémique lancée par le *Dictionnaire des Contemporains* sur leur particule semble hérisser les sensibilités aristocratiques d’Edmond et de Jules. Se voyant traités de “dits de Goncourt,” les deux frères sont outrés, et qualifient par conséquent leur particule de “si enviée” (*Journal I* 557) le 8 novembre 1858. Ils reviennent sur l’affaire le 7 janvier 1859, passant à un propos plus général: “L’envie du *de* est décidément une rage. C’est aux attaques qu’on sent tout ce que vaut une particule pour ceux qui ne l’ont pas. Cette rage à des mauvaises fois inouïes, même dans le monde des lettres, et même bien là plus qu’ailleurs” (*Journal I* 578).

l'anecdote y est portée au compte de la famille de celui qui parle. Tout a été fait ou subi – prodigalités ou périls, grandes ou petites actions – par les gens de son sang, père, grand-père, cousin” (*Journal I* 371). Apparaît ici l'une des caractéristiques majeures de la noblesse en même temps qu'un trait qui persiste jusqu'à nos jours. Éric Mension-Rigau, dans une enquête sociologique réalisée à l'aube des années 1990, l'appelle “l'inscription du passé familial dans l'histoire collective.”<sup>8</sup> Son analyse reprend, tout en l'éclairant, la description faite par les Goncourt:

Les propos des enquêtés ont la caractéristique frappante de fondre en une seule l'histoire familiale et l'histoire collective. Évoquée à travers ses grands monuments, ses musées, ses châteaux, ses villes, l'histoire de France est consultée comme un répertoire familial. Elle est l'objet d'une véritable appropriation, favorisée par une éducation qui a inculqué très jeune le goût de lire et qui a permis, grâce aux voyages, l'apprentissage empirique de l'histoire sur les lieux où elle s'est accomplie.<sup>9</sup>

L'histoire en vient à se confondre avec la geste familiale, où les *lieux de mémoire*, selon l'expression de Pierre Nora, sont, tout ensemble, ceux d'une mémoire historique et familiale. Pour beaucoup de nobles, l'ancienneté de la famille est plus importante que les titres: le groupe se constitue et opère sur un “temps long,” quasi anthropologique, pour reprendre les catégories de Fernand Braudel, et se perçoit donc en dehors des vicissitudes du “temps court,” qu'il soit politique ou économique. D'où l'importance de la propriété de famille, qu'elle soit château ou hôtel particulier, où reposent, comme de tout temps, meubles anciens et portraits de la lignée. La demeure ancestrale contribue à tisser le lien entre famille et histoire, et chaque objet est un constant rappel de la grandeur passée qu'il est de son devoir d'égaliser, ou du moins de ne pas déshonorer. Il n'est ici pas question de collection, pratique si chère aux Goncourt, mais plutôt d'accumulation, d'entassement au fil du temps. Chaque objet a sa place depuis toujours dans un univers où se côtoient le cher et le bon marché, l'œuvre d'art et la croûte. Les auteurs de *La Maison d'un artiste*, par leur passion de la collection et leur noblesse récente, se détachent toutefois de ce modèle omniprésent.

Les Goncourt furent des pionniers de la collection, au sens moderne du terme, ce que signalait dès 1886 Paul Bourget dans ses *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*.<sup>10</sup> Par leur passion de “bibeloteur,” ils s'inscrivent en nette rupture avec les partisans de l'intérieur noble. Bourget signale la part d'artifice du musée, qui est “par nature différent d'une église chrétienne, d'un palais d'habitation et d'un temple antique. L'œuvre d'art est ici comme déracinée, détachée du coin spécial du monde pour lequel l'artiste l'avait conçue et créée, [...]”<sup>11</sup> À propos des Goncourt, il poursuit: “Les frères de Goncourt ont été des hommes de musée, et en cela des modernes, dans toute la force du mot, car cet esprit de dilettantisme s'est développé chez nous à ce point qu'il a étendu le musée bien au-delà des collections publiques et privées, en l'introduisant dans le moindre détail de l'ameublement et créant ainsi le bibelot.”<sup>12</sup> On voit ici en quoi l'intérieur noble s'oppose à l'intérieur du collectionneur. Dans le premier, l'objet, quel qu'il soit, s'y trouve à sa place naturelle,

<sup>8</sup> Éric Mension-Rigau, *Aristocrates et grands bourgeois* (Paris: Plon, 1994) 133. Tocqueville avait déjà signalé cette distinction entre la famille aristocratique et la famille démocratique. À ce propos, on peut consulter: Claudie Bernard, *Penser la famille au XIXe siècle* (Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2007) 378-86.

<sup>9</sup> Mension-Rigau 133.

<sup>10</sup> Paul Bourget, *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine* (Paris: Lemerre, 1898). Sur les *Essais de psychologie contemporaine* de Bourget, voir Michel Crouzet, “La Mode, le moderne, le contemporain chez Paul Bourget,” *Saggi e Ricerche di Letteratura Francese* 26 (1987): 31-63.

<sup>11</sup> Bourget 147.

<sup>12</sup> Bourget 149.

dans le second, il devient artificiel, coupé de son histoire, hors du milieu dans lequel il pourrait s’épanouir. On peut toutefois se poser la question de savoir si la passion de la collection des frères Goncourt ne relèverait pas aussi en partie d’une stratégie imitative, visant à forcer le temps, à assembler dans un laps de temps bien plus court ce que seules des générations d’opulence et de stabilité auraient pu créer. Le résultat reste cependant le même: quelle que soit l’origine de leur passion, le rigoureux déploiement de leur petit musée en fait un temple de la modernité du privé, qui, par son affectation, se distingue du naturel aristocratique.

La suprématie de la noblesse sur le temps est parfois mise en doute dans certains commentaires du *Journal*. Le 9 mai 1861, Jules et Edmond reviennent sur l’importance de la lignée pour les nobles: “On se faisait jadis des réclames avec ceux de son sang; on s’en fait maintenant avec ceux de sa société ou de ses connaissances” (*Journal I* 915). Clair indice d’un monde plus mélangé, d’un possible changement de valeurs, ce “jadis” signale un temps qui n’a plus cours, un changement dans les modes de sociabilité qui fait passer les vivants avant les morts, remplace la lignée par ceux qu’on côtoie, et privilégie le synchronique sur le diachronique. On est encore loin du temps perdu, mais on s’en approche. Tout au long du *Journal*, le milieu et le sang modèlent l’homme. Et lorsqu’il s’agit des nobles (et surtout ceux de lignée ancienne), la constance des descriptions est implacable, et place ceux-ci au sein d’un discours souvent aussi ancien que leur lignage.

Dans les nombreux portraits dont est parsemé le *Journal*, un trait revient sans cesse pour qualifier les nobles en regard des roturiers. De Robert de Montesquiou, qui estimait au plus haut point les goûts d’Edmond,<sup>13</sup> ce dernier écrit, le 18 juin 1884, qu’il est “tout à fait distingué” (*Journal III* 357). Deux années auparavant presque jour pour jour, Montesquiou était décrit comme “un toqué, un détraqué littéraire doué toutefois de la suprême distinction des races aristocratiques prêtes à disparaître” (*Journal III* 179), anticipant le Des Esseintes de Huysmans, qu’il allait d’ailleurs inspirer en partie et dont le portrait allait être dévoilé au public en 1884. À la date du 9 mai 1865, on voit le dandy Barbey d’Aurevilly décrit tel qu’il se présente au matin, dans une tenue quelque peu débraillée, “mais en dépit de tout cela, il faut l’avouer, possédant une politesse de gentilhomme et des grâces de monsieur bien né, faisant contraste avec ce taudis” (*Journal II* 1065). Et Goncourt de conclure: “J’emporte de ce logis de la rue Rousselet comme le souvenir de l’antre d’un lettré de race dans la débîne. Oui, les nobles sont distingués dans leur ensemble et la grâce, en particulier, unit les descriptions: la comtesse Greffuhle est une ‘gracieuse femme’” (*Journal IV* 81); Leconte de Lisle, sur le point de formuler une remarque assassine sur le duc d’Aumale, tient à évoquer “la politesse, la grâce, le charme, le grand air du prince d’Orléans” (*Journal III* 521) et le 7 septembre 1873, au château de Guermantes, “[I]a méchanceté de Mme de Puységur, de la méchanceté de grande dame, se tient dans l’ordre le plus supérieur de la grâce, de la délicatesse, de la grande éducation” (*Journal II* 945). C’est cette même qualité qui informe le portrait de Jacques de la Béraudière, ce noble à qui les Goncourt rendent visite le 15 mai 1861: “Il nous invite à venir voir ce qu’il a, et nous voici dans un grand et superbe hôtel de la rue de Poitiers. Quand il nous a montré, avec la grâce et l’amabilité si aisée, si familière des gens bien nés, ce qu’il a chez lui, il nous mène voir ce qu’a sa mère” (*Journal I* 918). Aussi pourrait-on plagier Balzac en disant: “La grâce leur servait d’unité.”<sup>14</sup> Il faut d’ailleurs noter comment la grâce est ici associée à la naissance, au fait d’être bien né. Dans d’autres cas, l’association se fait

<sup>13</sup> On peut consulter à ce propos Joy Newton, “Robert de Montesquiou et Edmond de Goncourt: une amitié littéraire,” *Nineteenth-Century French Studies* 7 (1978): 85-103.

<sup>14</sup> Balzac achève ainsi le long portrait de la duchesse de Langeais: “[...] il y avait une lumière divine, un éclat de jeunesse qui donnait à ces traits confus une sorte d’ensemble. La grâce lui servait d’unité.” Honoré de Balzac, *La Duchesse de Langeais* (Paris: Folio Gallimard, 1972) 89.

avec “la race.” Tout cela est loin d’être surprenant. Pour bien comprendre le réseau de relations qui se tisse entre grâce et noblesse, il nous faut remonter à l’origine du terme. Ainsi que le signale Peter Burke, c’est dans *Le Livre du courtisan*, traité qui incarne si bien la Renaissance italienne, que le concept de grâce se trouve appliqué pour la première fois aux manières.<sup>15</sup> D’après Castiglione, l’auteur de cet ouvrage, la grâce est la qualité par excellence que doit posséder tout bon courtisan. Rapidement, le terme se répand, accompagné de ses variations, le *je-ne-sais-quoi* ou l’aisance, pour décrire presque systématiquement la noblesse, qu’elle soit masculine ou féminine. La grâce confère à cette classe une grande distinction, suivant un principe qui charme et trompe par sa simplicité. Elle consiste à faire paraître chaque geste, chaque action, chaque parole comme naturels. Le fruit d’une éducation précoce est alors perçu comme le résultat d’une supériorité biologique qui transforme-comme par magie la culture en nature. Même s’il ne mentionne pas la grâce, c’est à cette constatation que parvient Mension-Rigau dans son enquête sociologique.<sup>16</sup> De plus, on sait depuis Bourdieu que plus un signe de distinction apparaît comme naturel, plus il est efficace.<sup>17</sup> Il ne faut toutefois pas se leurrer. N’étant pas éphémère, la grâce n’est pas un simple signe distinctif. La distinction, en effet, a la particularité d’être marquée par le mouvement: le groupe dominant se voit constamment imité par le groupe le plus proche, et doit donc constamment varier ses signes, car dès que ceux-ci sont imités, ils sont dévalués, ainsi que l’ont successivement noté Gabriel Tarde,<sup>18</sup> Norbert Elias<sup>19</sup> et Pierre Bourdieu.<sup>20</sup> La grâce, au contraire, opère *sous* le signe et *avant* lui: elle est une essence de distinction, une manière d’avoir des manières. “Un parfum de

<sup>15</sup> Burke l’écrit clairement: “The first author to make grace central to a discussion of behaviour was Castiglione himself.” Peter Burke, *The Fortunes of the Courtier* (University Park: The Pennsylvania University Press, 1996) 30.

<sup>16</sup> Voici l’une des conclusions de Mension-Rigaud dans *Aristocrates et grands bourgeois*: “Alors qu’ils confondent, dans leurs propos, leur identité avec une tendance innée et un privilège du sang et expriment des préjugés biologiques teintés de racisme, ils ne cessent de démontrer, par la description dans ses détails de l’éducation qu’ils ont reçue et qu’ils ont donnée à leurs enfants, que rien n’est spontané ni naturel” (452). Cette citation illustre le tour de passe-passe social qui se trouve au cœur de l’illusion nobiliaire, à laquelle les Goncourt participent.

<sup>17</sup> On peut citer ce passage de *La Distinction* en particulier: “[...] l’illusion sociologiquement fondée de la ‘distinction naturelle’ repose fondamentalement sur le pouvoir qu’ont les dominants d’imposer, par leur existence même, une définition de l’excellence qui, n’étant autre que leur manière propre d’exister, est vouée à apparaître à la fois comme distinctive, différente, donc arbitraire (puisqu’une parmi d’autres) et parfaitement nécessaire, absolue, naturelle.” Pierre Bourdieu, *La Distinction* (Paris: Les Éditions de Minuit, 1979) 286.

<sup>18</sup> Pour Tarde, le monde social est régi par ce qu’il nomme les lois de l’imitation. Dans son schéma, la noblesse a longtemps occupé le rôle de modèle: “Les apologistes de l’aristocratie ont donc passé, je crois, à côté de sa meilleure justification. Le principal rôle d’une noblesse, sa marque distinctive, c’est son caractère initiateur sinon inventif. L’invention peut partir des plus bas rangs du peuple; mais, pour la répandre, il faut une cime sociale en haut relief, sorte de *château d’eau* social d’où la cascade continue de l’imitation doit descendre.” Gabriel Tarde, *Les Lois de l’imitation* (Paris: Éditions du Seuil, 2001) 278.

Tarde établit à partir de ces prémisses une loi de l’imitation sociale: “[...] mais, en réalité, le plus imité est le plus supérieur *parmi les plus proches*. En effet, c’est en raison inverse de la *distance* du modèle et non pas seulement en raison directe de sa supériorité, que l’influence de son exemple est efficace” (278).

<sup>19</sup> Elias développe un modèle similaire à celui de Tarde, dont il résume ainsi le fonctionnement: “C’est en partie ce mécanisme: mise au point d’usages de cour, diffusion de ces usages vers le bas, légère déformation sociale, dévaluation en tant que signe distinctif, qui a maintenu le mouvement des modes de comportement de la couche supérieure.” Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs* (Paris: Calmann-Lévy, 1973) 146.

<sup>20</sup> Bourdieu ajoute une dimension inconsciente qui redouble les velléités imitatives: “[...] les ‘morales’ et les ‘esthétiques’ de classe sont inséparablement situées les unes par rapport aux autres selon le critère du degré de banalité ou de distinction et tous les ‘choix’ qu’elles produisent se trouvent ainsi *automatiquement* associés à une position distincte donc affectée de valeur distinctive. *Cela indépendamment même de toute intention de distinction*, de toute *recherche* explicite de la différence; [...]” Bourdieu 276.

gentilhomme” disait Balzac dans *Les Chouans*,<sup>21</sup> “je ne sais quels signes invisibles” soulignait Tocqueville dans ses *Souvenirs*.<sup>22</sup> Une anecdote mettant en scène Gavarni, et que les Goncourt rapportent en mars 1855 confirme que la distinction ne se trouve point dans le signe, mais dans la façon de le réaliser. S’entretenant en Angleterre avec Ward et Dickens sur l’uniformité de l’habit, “Gavarni s’opposa à toute révolution de costume, disant que dans une société égalisée, il fallait que la distinction ne fût pas dans le costume, mais dans la manière de le porter; non dans la richesse des étoffes, mais dans le goût, dans ce je-ne-sais-quoi qui fait que dans un monde de redingotes, l’homme distingué est discerné, etc.” (*Journal I* 167). On comprend la force du système: le signe pouvant être imité, c’est la façon dont on le réalise qui compte, et seul cela peut distinguer. De même, les constantes allusions à la race ou à la naissance s’inscrivent dans le jeu de masque qui régit l’*habitus* noble. Les Goncourt, ainsi que leurs contemporains, se laissent bien volontiers prendre au piège par cette illusion, comme cette maxime de juillet 1858 l’indique: “Les penseurs n’ont pas assez vu la race, une des grandes raisons de la noblesse: [...]” (*Journal I* 493). Pierre Dufief a bien montré la polysémie du terme de race chez les Goncourt, qui s’applique tant aux peuples qu’aux classes sociales ou qu’aux ethnies, et qu’informent les théories raciales du moment. C’est, pour les deux frères, la race aristocratique qui domine avant tout:

La race, chez les Goncourt ainsi que chez Gobineau dans *Les Pléiades*, c’est d’abord la race aristocratique, qui incarne l’élégance et le savoir-vivre, avec pour repoussoir une bourgeoisie décrite comme laide et vulgaire; la distinction, la délicatesse, le bon goût sont autant de marques d’une race supérieure et autant de signes narcissiques, car les Goncourt s’attribuent volontiers ces traits, dont ils font d’ailleurs des traits victimaires [...].<sup>23</sup>

Les Goncourt s’identifient à un idéal aristocratique qui les inclut volontiers, alimente leurs aspirations esthétiques et leurs arrangements de collectionneurs. Leur comportement au quotidien s’inscrit dans ce jeu d’appartenance, ou du moins d’imitation. Car dans leur journal, cette polysémie de la race soulève une ambiguïté qui, après tout, les sert bien. Ainsi, les qualités associées à la race aristocratique sont-elles ici des caractéristiques sociales, que le terme fait chavirer dans le domaine du biologique, pour légitimer un haut rang social par une supériorité génétique, un don de la nature. Pour les frères Goncourt, l’intérêt est double: leur noblesse étant récente dans la perspective nobiliaire, leur posture aristocratique renforce ce que la particule ne fait que suggérer: en s’affichant,

---

<sup>21</sup> Dans ce premier roman que Balzac signa de son nom, l’essence noble du marquis de Montauran l’empêche de se fondre au sein des paysans bretons qu’il commande. Déguisé ensuite en élève de l’école polytechnique, il ne peut tromper la vigilance de l’espionne bien née chargée de sa traque: “D’un seul regard, Mlle de Verneuil sut distinguer sous ce costume sombre les formes élégantes et ce je-ne-sais-quoi qui annonce la noblesse native.” Honoré de Balzac, *Les Chouans* (Paris: Folio Gallimard, 1972) 121. Lors d’une autre rencontre avec son futur amant, elle le moque de n’avoir pu déguiser “les manières d’un grand seigneur sous l’écorce des républicains; mais vos cheveux ont un reste de poudre, et vous avez un parfum de gentilhomme que doit sentir d’abord toute femme du monde” (172). Parfum de gentilhomme, reste de poudre: ces références cosmétiques pointent bien à une essence plutôt qu’à un signe.

<sup>22</sup> Tocqueville utilise l’expression dans un contexte précis de reconnaissance: ainsi se demande-t-il pourquoi, au sein d’un groupe d’inconnus, il peut immédiatement identifier le noble du roturier. Ce sont justement ces “je ne sais quels signes invisibles” (*Souvenirs* 855) qui assurent la reconnaissance.

<sup>23</sup> Pierre Dufief, “Les Goncourt et la race: Au carrefour de la prosopographie et de l’idéologie,” *Excavatio* 16.1-2 (2002): 37.

par leur existence, leur journal mais aussi leurs préfaces,<sup>24</sup> comme des aristocrates dans le monde social, ils compensent une absence, celle de cette longue durée de leur noblesse, de leur race, qui d'ailleurs s'éteindra avec eux.

On voit bien alors comment race et grâce se complètent pour donner toute sa force à l'illusion généalogique, illusion que renforce la longue durée de la lignée et la charmante façade que constitue la propriété de famille. La grâce est l'outil qui permet à la noblesse de justifier sa position dominante dans la société française en présentant une supériorité produite par un état de fait social (la domination de la société) comme une supériorité raciale, un avantage de nature qui se perçoit comme la cause de la domination alors qu'elle n'en est que le produit. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la conclusion de Pierre Bourdieu: "La noblesse, c'est la naturalisation de l'arbitraire social."<sup>25</sup> Et la grâce, il convient de le répéter, est le procédé qui permet cette naturalisation.

Le *Journal* de Jules et Edmond de Goncourt montre que, dans les descriptions de ces nobles qu'il arrive aux deux frères de rencontrer, ces derniers sont en pleine harmonie avec leurs contemporains. En revanche, on peut s'étonner que dans leurs romans, la similarité soit loin d'être évidente, et que grâce et noblesse ne soient plus systématiquement liées. L'on notera d'ailleurs que malgré l'admiration que les deux écrivains professent pour la noblesse, le nombre de personnages issus de cette classe s'avère très restreint dans leurs fictions. Il y a bien certes, dans *Manette Salomon* le personnage de Coriolis, dont la "mise élégante"<sup>26</sup> contraste avec celle de ses compagnons. Mais si une certaine nonchalance aristocratique accompagne le peintre tout au long du récit, il n'est point question de grâce. Sa naissance semble principalement servir à l'opposer à la juive Manette qui prostituera l'art de l'artiste noble à l'idole du profit. Par une mésalliance ultime, qui s'inscrit dans le discours antisémite de l'époque auquel souscrivent les Goncourt, c'est tout le travail des siècles qui sera anéanti par un sang juif corrompu.

La naissance de Mlle de Varandeuil est elle aussi entachée d'une mésalliance puisque sa mère est une "façon d'actrice,"<sup>27</sup> et la Révolution, l'abandon maternel et le rôle de domestique auquel la confine son père l'empêchent de fréquenter le monde et d'en acquérir les traits. La préface de *Chérie* va jusqu'à justifier la naissance roturière d'une héroïne vouée à incarner le type de la jeune fille élégante, type auparavant associé à la jeunesse ennuyée des vieilles races:

Pour le livre que je rêvais, il eût peut-être été préférable d'avoir pour modèle une jeune fille du faubourg Saint-Germain, dont l'affinement et les sélections de race, les traditions de famille, les aristocratiques relations, l'air ambiant même du faubourg qu'elle habite, auraient doté mon roman d'un type à la distinction plus profondément ancrée dans les veines, à la distinction perfectionnée par plusieurs générations. Mais cette jeune fille était à peindre par Balzac, aux temps de la Restauration ou du règne de Louis-Philippe, – et plus en ces années, où le monde légitimiste n'appartient presque pas, on peut le dire, à la vie vivante du siècle.<sup>28</sup>

<sup>24</sup> À propos du rôle et de la fonction de ces préfaces "pré-posthumes," voir Jean-Louis Cabanès, "Les Préfaces et manifestes littéraires d'Edmond et Jules de Goncourt: réflexivité et distinction," *Revue des sciences humaines* 295 (2009):135-48.

<sup>25</sup> Pierre Bourdieu, "La noblesse: capital social et capital symbolique," *Anciennes et nouvelles aristocraties de 1880 à nos jours*, éd. Lancien Didier, Monique de Saint-Martin (Paris: Maison des sciences de l'homme, 2007) 393.

<sup>26</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Manette Salomon* (Paris: Charpentier, 1884) 14.

<sup>27</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux* (Paris: Charpentier, 1864) 8.

<sup>28</sup> Edmond de Goncourt, Préface, *Chérie* (Paris: Charpentier, 1884) ii.

Dépassant la fonction de préface, c’est toute une vision de la noblesse qu’expriment ces lignes d’Edmond. On note tout d’abord une croyance en la perfectibilité de la race, selon un modèle qui s’approche de celui de l’élevage, en particulier des chevaux, cette grande passion aristocratique. En cette fin de XIXe siècle, le discours se trouve d’autre part renforcé par le populaire et influent darwinisme social.<sup>29</sup> Il ne faut pas non plus oublier une influence toute naturaliste du milieu, cet “air ambiant même du faubourg,” qui permettra de développer à plein les dons de race qui se doivent d’éclore dans une société d’élite. Enfin surtout, ce passage mêle nature et culture, le social et le génétique, les mettant à pied d’égalité pour les associer aux mêmes vérités indiscutables: les veines et la race côtoient les traditions et les relations de famille. Une fois de plus, une supériorité sociale se fait passer pour un don de la nature. Il s’agit bien de cette naturalisation de l’arbitraire social. Cette préface renferme non seulement l’âme de la noblesse, mais aussi son *modus operandi*.

Il faut toutefois s’interroger sur cette référence à Balzac le roturier, qui, lui, a pu faire ce portrait rêvé, dont la *Comédie Humaine* offre tant de variations.<sup>30</sup> Pour Edmond de Goncourt, une telle dépeinture serait dorénavant impossible, tant la société a changé. La noblesse légitimiste n’a pu récupérer le drapeau blanc; elle s’est d’ailleurs trop éloignée des affaires du pays, “de la vie vivante du siècle,” et les nobles sont devenus pour beaucoup des “émigrés de l’intérieur” pour reprendre cette fois l’expression plus tardive mais si à propos de Bourget.<sup>31</sup>

Certes, il se prépare un changement dans la haute société, et il se trame un bouleversement du monde, mais cette impossibilité de montrer la jeune fille noble en cette fin de siècle ne manque d’intriguer. En effet, tous les romans des Goncourt sont pauvres en personnages du *faubourg*, et l’on devine dans cette préface la justification d’une tendance littéraire qui leur est propre. Les Goncourt se sentent incapables de décrire ce milieu auquel ils se sont cependant identifiés, au sein duquel ils ont puisé tant d’idéaux. En particulier, une médisance de plus à propos d’Anatole France<sup>32</sup> en vient à prendre des airs de confession involontaire: “Et moi, qui ai vu ce garçon dans le milieu de son passé, dans la boutique de librairie de son père, où sa mère faisait la cuisine sur une espèce de *gueux* de l’arrière-boutique, je me demande si un garçon élevé si *miséreusement* peut jamais peindre de la mondanité aristocratique. Pour la peindre, cette mondanité, il faut y être né” (*Journal IV* 619). Le *gueux*-objet fait bien place au *gueux*-personne: Issu de *gueux*, ayant grandi “*miséreusement*,” Anatole France est le double produit d’une nature et d’un environnement défavorable qui le rendent incapable de déchiffrer le beau monde, d’en respirer le parfum, d’en flairer l’essence. Par sa lucidité, la dernière phrase s’applique quant à elle réflexivement à ses auteurs: “Pour la peindre, cette mondanité, il faut y être né.” On retrouve l’ambivalence qui organise tout ce qui a trait à la noblesse dans ces deux mots: “être né,” prodigieux mélange de la race et du milieu. Jules et Edmond, eux non plus, ne sont pas nés dans cet environnement, et ne se sont

---

<sup>29</sup> Le texte de référence à ce sujet est celui de Jean-Marc Bernardini, *Le Darwinisme social en France (1859-1918)* (Paris: CNRS, 1997). Concernant certains contemporains des Goncourt, on peut se référer à l’article suivant: Louise Lyle, “Le Struggleforlife: Contesting Balzac through Darwin in Zola, Bourget and Barrès,” *Nineteenth-Century French Studies* 36 (Spring-Summer 2008): 305-19.

<sup>30</sup> On peut cependant nuancer à ce propos. En effet, bien qu’omniprésente chez Balzac, la noblesse est le seul groupe social que ce romancier peine à décrire dans ses détails, dans le foisonnement de signes qui le caractérise.

<sup>31</sup> C’est l’expression qu’il emploiera dans *L’Émigré*, roman écrit en 1906 et qui tente de présenter au lecteur un certain idéal aristocratique qui va bientôt disparaître, anticipant sans doute le Proust du *Temps retrouvé*. Voir Paul Bourget, *L’Émigré* (Paris: Plon, 1907).

<sup>32</sup> Cette remarque se fait dans le cadre de la discussion du *Lys Rouge* d’Anatole France, qu’Edmond de Goncourt compare à une fade copie des romans de Paul Bourget qui enchaîne les succès en cette dernière décennie du XIXe siècle.

finalement jamais senti la force de l'analyser, voulant avant tout éviter les ornières du cliché par leur langue artiste. S'ils aspirent aux traits de *la race* ainsi que l'indique Pierre Dufief, s'ils s'identifient à son système de valeurs, ils sont bien conscients de ne pas en être. Il faut bien ici leur concéder une certaine honnêteté dans leur propos, ce qui n'est pas leur seule originalité.

La grande spécificité des Goncourt réside dans l'insistance de ces derniers sur le corps envisagé comme siège de la distinction nobiliaire. Cette constance est en particulier repérable dans la citation suivante: "Les civilisations ne sont pas seulement une transformation des croyances, des habitudes, de l'esprit des peuples. Elles sont une transformation des habitudes du corps" (*Journal I* 327). Ces "habitudes du corps" préfigurent les "techniques du corps" si chères à Marcel Mauss et dont l'analyse révolutionna l'anthropologie française dans les années 1930.<sup>33</sup> Les Goncourt récidivent le 24 février 1858 lorsque, face au marquis de Biencourt, ils sont de nouveau interpellés par le corps noble: "Les hommes de cette race ont assurément des façons et comme une tradition de corps qui n'est qu'à eux" (*Journal I* 442). Habitudes du corps, tradition de corps, l'insistance se fait lancinante. Race et manières se mêlent. Les manières séparent, créant l'illusion d'une race à part. Mais elles réunissent aussi, servent de moyen de reconnaissance au sein du groupe. C'est par "une tradition de corps" que s'opère la différence, et le noble se révèle alors comme tel par sa prestance, son maintien, ses gestes, qui trouvent tous leur origine dans un corps réceptacle de l'habitus dominant, donc habitus de référence. Ce n'est plus un geste ou une parole qui trahit l'origine sociale, mais c'est tout un corps qui dévoile aux yeux de tous sa supériorité.

Dans le *Journal* des Goncourt, la noblesse continue de mener le bal de la société, évitant les faux-pas par une distinction sans faille, ancrée dans une longue tradition. N'en déplaise à Tocqueville, trompé par ses accès de nostalgie, l'aristocratie et ses manières ont gardé leurs restes de poudre, et conservé l'essence séculaire d'une grâce enracinée dans un corps à la fois spectacle et réceptacle, qui farde le social en biologique. En confirmant par la permanence de leurs descriptions qu'un habitus commun ordonne le corps noble, les Goncourt rejoignent Proust et sa dépeinture de Saint-Loup: "En revanche, par moments ma pensée démêlait en Saint-Loup un être plus général que lui-même, le 'noble,' et qui, comme si un esprit intérieur mouvait ses membres, ordonnait ses gestes et ses actions."<sup>34</sup> C'est comme si, pour Proust, la noblesse possédait un corps double... Les Goncourt ont ainsi un regard, qui, plus aigu que celui de leurs contemporains, font du corps le siège du comportement, et le détenteur d'une vérité qui ne peut se dissimuler. Leur vision annonce la future constitution du corps en tant qu'objet d'étude, ce que confirme une dernière anecdote sur le corps, qui fait de celui-ci non pas un allié mais un traître trop révélateur:

C'est étonnant comme dans un tas de riens, la façon de se servir à table deux ailes de poulet comme un commis-voyageur, de mettre ses pieds sur un fauteuil doré, de se tenir et d'être, c'est étonnant comme jamais un homme qui n'a été élevé dans la société, qui n'a pas eu l'éducation première des manières, ne peut dépouiller – quelque masque que lui donne l'habit – le vieil homme, le peuple dont il est né: son corps est toujours un parvenu. (*Journal I* 561)

C'est bien ici d'une tradition de corps dont il s'agit. Héritage cette fois négatif qui fait, par contraste, ressurgir le modèle, celui du corps noble. Un corps noble infusé d'une aura faussement divine,

<sup>33</sup> C'est aussi la théorie du processus de civilisation de Norbert Elias, telle qu'il la développe en particulier dans *La Civilisation des mœurs*, qui semble contenue dans cette citation.

<sup>34</sup> Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes* (Paris: Gallimard, 1988) 304.

## “COMME UNE TRADITION DE CORPS QUI N’EST QU’À EUX”: LES FRÈRES GONCOURT...

d’une essence de distinction d’origine sociale, et qui se masque derrière la race ou l’hérédité, mot qui fit tant couler d’encre en cette seconde moitié du XIXe siècle. Victimes ou non de l’illusion généalogique au cœur du pouvoir symbolique de la noblesse, les Goncourt ont néanmoins vu que le social s’inscrivait dans les fondements du corps. Ancêtres ou précurseurs de l’anthropologie culturelle, peut-être. Amateurs du corps, probablement. Il n’empêche que les Goncourt ont parmi les premiers souligné son importance comme marque indélébile de l’être, comme centre visible et lisible de l’*habitus*: bon gré mal gré, riche ou pauvre, bien ou mal né, le corps est toujours un héritier.